

À propos d'un ouvrage nordique

Allocution de Louis-Edmond Hamelin, fondateur du Centre d'études nordiques, en réponse à l'hommage d'un numéro spécial des Cahiers de géographie du Québec intitulé «Les géographies du Nord», Université Laval, Québec, le 18 octobre 1996

Louis-Edmond Hamelin

professeur émérite

Sillery

Monsieur le vice-recteur exécutif Jacques Racine,
Monsieur le doyen Jacques Desautels,
Monsieur le directeur du Département de géographie Benoît Robitaille,
Monsieur le directeur du Centre d'études nordiques, Michel Allard
Ami(e)s nordistes, nordologues et [s'il y en a encore] nordophobes

GRATITUDE

Dans ma vie, j'ai été honoré un certain nombre de fois mais la distinction d'aujourd'hui offre une profondeur particulière; elle se différenciera des précédentes. À chaque récompense reçue, j'avais le sentiment de ne pas la mériter — me considérant un bien petit carreau dans une vaste mosaïque. Je bénéficiais plutôt d'une grande générosité des membres des comités; j'ai même profité d'erreurs sur la personne: Madame Gabrielle Roy m'aurait donné son vote à la Société Royale pensant que j'étais l'écrivain Jean Hamelin, alors à Paris! Vous comprenez alors que, dès le lendemain de chaque hommage, je redoublais d'ardeur afin d'essayer de le mériter au moins après coup. Mais au moment où j'arrivais à réduire l'écart mérite/honneur, se présentait un autre *meritas* qui allait exiger de moi un nouvel effort de rattrapage. J'ai donc dû vivre dans un système de dénivellation répétée entre les médailles accordées et mes essais subséquents de compensation. Or les *Mélanges* d'aujourd'hui arrivent à un moment où je pourrais n'avoir plus la volonté de combler le découvert récurrent. Alors, votre grande gentillesse menace de transformer mon déficit chronique en déficit terminal!

Malgré cette désolante perspective, je vous remercie quand même d'un geste extrêmement flatteur à mon endroit.

D'abord, laissez-moi interpréter votre témoignage en rapport à mon continuum universitaire et raconter comment, il y a 51 ans, je suis devenu étudiant à Laval. Au mois d'août 1945, avec les documents requis, je me présente au Secrétariat général en vue d'une inscription à une maîtrise en sciences économiques. «Montrez-moi votre baccalauréat», me dit-on. L'employé déroule devant moi le raide parchemin. Sur le champ, il ne peut retenir un regard inquisiteur et désapprouvateur: «Vous détenez votre titre de l'Université de Montréal!» J'ai aussitôt compris que la «Grande Querelle» entre les Universités de la capitale et de la métropole n'était pas encore tout à fait terminée. À cette époque, il était très mal vu de passer d'une institution à l'autre; comme dans les collèges classiques, le transfert supposait que

l'on avait été mis à la porte, qu'on était en instance judiciaire ou pire. Mon interlocuteur lavallois voulant sans doute protéger sa maison de gens peu recommandables crut bon d'ajouter: «Vous n'auriez pas pu continuer à Montréal?» Suivant ma culture campagnarde, je lui ai simplement répondu: «Je n'aime pas les grandes villes». Je me trompais en pensant que ma remarque me sortirait du bois. Il reprend la parole et lance: «Comme cela, vous n'êtes pas venu pour les mérites de notre université». Le grand monde est bien compliqué, me suis-je dit.

Plus tard, grâce au puissant Mgr Alphonse-Marie Parent qui m'a si largement manifesté sa confiance et grâce à tous mes collègues, étudiants et étudiantes qui ont cru à mes aventures géographiques, nordiques et terminologiques, j'ai pu me convaincre que j'avais bien fait de ne pas avoir «continué à Montréal».

J'ai lu évidemment en entier le numéro des *Cahiers* que vous m'offrez. Avec plaisir, j'ai retrouvé chez l'un ou l'autre des auteurs certaines de mes créations formelles ou sémantiques qu'un jour un linguiste a osé désigner «hamelinismes»; j'y ai vu notamment *glaciel* chez Jules Dufour, *Grand Nord* chez Jacques Bernier, *Moyen Nord* chez Fernand Grenier et *nordique* chez Maître Jean-Paul Lacasse; en outre, *choronymie* que l'on doit surtout à Henri Dorion, *baie de James* que j'ai emprunté à Camille Laverdière, de même que *nordologie* qui est contemporain de la prose stimulante de Christian Morissonneau; ces entités lexicales, bien du pays, sont engagées dans la voie de la lexicalisation.

Me plaisent aussi les contributions qui viennent de bien des azimuts, non seulement québécois: de Québec, Trois-Rivières, Chicoutimi, Sherbrooke, McGill, INRS, Université de Montréal, Université du Québec à Montréal, mais aussi d'autres horizons: d'Ottawa, Grenoble, Bergen et Rovaniemi. Cette dimension ne peut être le fait du hasard; les responsables que je remercie vivement, Henri Dorion et Christian Morissonneau, l'ont sans doute voulu ainsi.

Les *Glanures* de Fernand Grenier sont apparues à Colette et moi, à Philippe et Krystyna ainsi qu'à Anne-Marie et Yves, un texte incomparable et très agréable. Comment cet auteur peut-il me définir aussi bien en seulement dix pages? Il ne lui suffit pas d'avoir beaucoup d'informations sur le personnage; en outre, il faut posséder une conscience historique et savoir sentir, évaluer et écrire. À vrai dire, la qualité de son tableau ne m'étonne pas; quotidiennement, il fut mon irremplaçable compagnon de la géographie naissante, c'est-à-dire de l'IGUL, comme on s'est mis à le dire avec chaleur et humour à partir de 1955. Devant les autorités de l'Université, il me plaît d'affirmer que, sans Grenier, les forces opposées au développement d'une géographie autonome auraient pu triompher; la discipline serait demeurée au «service de l'histoire», une sorte d'*ancilla historiae*. À Laval, dans l'implantation de la géographie et même celle de la nordologie, il fut un homme providentiel. Il possédait en abondance tout ce que je n'avais pas, entre autres, des relations efficaces avec le Séminaire de Québec, la bonne mère de l'Université. En conséquence, il s'est spontanément produit une collaboration très rentable entre nous deux, à savoir un «communautisme» (ne cherchez pas ailleurs, c'est le néologisme de la journée!), communautisme fructueux qui, par la suite, va se répéter avec d'autres collègues, notamment le toponymiste Henri Dorion et le géologue André Cailleux.

Ici, je ne fais pas systématiquement l'histoire du Département de géographie ni celle du Centre d'études nordiques. Je m'en tiens aux bienveillants auteurs d'un numéro des *Cahiers*, mais je suis mal à l'aise de ne même pas mentionner la moitié des dix-neuf collaborateurs. Aux collègues déjà cités, j'ajoute Rodolphe De Koninck, probablement le géographe le plus connu au Québec et qui m'a fourni très discrètement les toutes premières informations sur la venue d'un trésor unique et si magnifiquement titré; ces renseignements à la dérobée préfiguraient ceux de Henri Dorion avec qui chaque bonne surprise arrive encore mieux. Je rappelle mes liens étroits avec Camille Laverdière de Montréal; il est plus nordiste que nous tous, ayant vécu durant plusieurs mois aux limites terrestres de l'Extrême Nord; à ce titre, il pourrait même détenir le record mondial de tous les francophones car, du moins, ni le capitaine Joseph-Elzéar Bernier ni l'explorateur Paul-Émile Victor n'ont dû séjourner aussi au nord aussi longtemps.

Également, il m'est agréable de signaler le travail de rédaction, d'édition et d'administration des *Cahiers de géographie du Québec*. En 1952, lors de la fondation de la première série par Fernand Grenier, qui aurait pu prévoir un 110^e numéro qui appartiendrait à une deuxième série? La préparation des livres d'hommages nécessite des soins particuliers, comme Fernand Grenier, Pierre Camu, Louis Trotier et moi-même l'avions constaté lors de la production, alors héroïque, des *Mélanges Raoul Blanchard* en 1959.

Enfin, la cérémonie d'aujourd'hui se fait sous un patronage conjoint, celui des *Cahiers* où je vois le nom de Guy Mercier, le nouveau rédacteur, faisant suite aux fonctions tenues par François Hulbert et Eric Waddell, et celui du département dirigé par Benoît Robitaille qui a obtenu, en 1953, le premier Diplôme d'Études Supérieures en géographie et, plus tard, présenté la première thèse de doctorat sur le Nord canadien.

Reconnaissance personnelle à tous; je suis ému et gêné de votre geste obligeant.

MAIS POURQUOI DONC A-T-IL FAIT DU NORD, ON NE LUI AVAIT RIEN DEMANDÉ?

La question se pose car il aurait été tellement plus normal que je me fixe à jamais dans la boutique géographique. Raoul Blanchard de Grenoble n'avait-il pas demeuré 42 ans d'affilée à son Institut de géographie alpine? En ce qui me concerne, la crainte de causer quelque encombrement ainsi qu'une mouvance très nord-américaine m'éloignaient de ce statisme un peu facile.

En fait, je ne me suis pas «désigulisé» tant que ça. Un changement n'est apparu qu'aux personnes qui refusaient d'accepter le pays tel qu'il est, c'est-à-dire froid, au moins à l'échelle saisonnière. L'étude du Monde nordique ne m'éloigne donc pas de la géographie. Mais, peut-être, faut-il davantage m'expliquer.

Comme l'a rappelé Fernand Grenier, en 1946-48 commence mon «nordisme»; on est environ vingt ans avant la création du mot et plus de trente avant que ce dernier ne se retrouve au *Grand Robert*.

Les premières leçons et courses sur le terrain orientent déjà ma carrière. Je constate alors que les grands projets et gestes nordiques viennent du Sud (du *mainstream*), répondent à des intérêts particuliers, ne manifestent aucune intégration entre eux et ignorent les Autochtones. Ceux-ci sont complètement absents des développements imposés aux Pré Nord et Moyen Nord. Aucune politicien ne songe à «déhypothéquer» les terres. Le Nord n'est pas entendu à partir de lui-même, comme c'est de l'intérieur que l'on place les blocs de neige de son propre iglou. Au contraire, pour un grand nombre de citoyens, le Nord n'est que «sauvagerie» (*wilderness*), «terres stériles» (*barren grounds*), espace à personne, lieu vierge à découvrir par des explorateurs-héros. Toutes ces images ne correspondent à rien dans les cultures autochtones. En ces temps, le sudiste ne commence pas sa «mission» par une conversion mentale qui l'aurait conduit à mieux appréhender les régions froides et leurs résidents. Le nordisme d'usage en était un d'occasions pour le Sud: protection militaire (radars), assistance météorologique à l'aviation commerciale, tiède nationalisme politique du Canada à l'endroit des USA, extraction sans précaution des ressources, administration paternaliste des programmes gouvernementaux.

Dans ces conditions décevantes, ne fallait-il pas trouver un moyen de concevoir et d'entreprendre les choses autrement? Serait-il possible de faire des réalisations intranordiques qui ne soient pas simplement du sudisme d'intérêt? Au lieu de continuer la politique séculaire, une autre vision conduirait à une co-habitation, voire à une association de chaque partenaire à l'intérieur d'un même écoumène. De là source mon souhait de «faire prendre conscience aux Québécois des problèmes du Nord». Ma première évaluation de ces régions vastes mais peu connues se présente comme une critique facile des traces laissées antérieurement par la plupart des Blancs. Côté développement, l'acte «un» ne conduirait plus à planter un drapeau, franciser/angliciser les autochtonymes, gérer un territoire sans tenir compte des résidents. De même, l'acte «deux» éviterait la production rapide d'un imparfait évitable, accompagné de l'engagement presque cynique de verser des compensations si les mécontentements deviennent trop pressants. Côté recherches, mieux vaudrait réfléchir avant de prolonger les méthodes d'avant, c'est-à-dire d'appréhender le Nord suivant le clivage de chaque discipline autonome. Cette compréhension assemblante rejoint en fait la quête de tout géographe d'étudier la terre comme elle se trouve. Mon double engagement, professionnel et un peu normatif, n'a donc rien d'excentrique et d'insolite; d'après cet objectif, je me situe plutôt vis-à-vis du pays, entendre un «pays réel», légué par le climat de même qu'influencé par la préhistoire et l'histoire. Je n'ai qu'à reconnaître ce qui est apparent, aveuglant même: le Nord est à ma porte, l'hiver compose la saison la plus originale de l'année et les Autochtones prétendent détenir une hypothèque sur le territoire. La partie objective de la matière n'a donc pas à être inventée.

Cette nouvelle démarche nordique à élaborer pas à pas et presque sans guide se situe également dans une mouvance personnelle à l'égard de l'ensemble des disciplines; après une phase surtout consacrée aux sciences naturelles, comme le fait aujourd'hui le CEN, je m'oriente vers les sciences humaines; je passe des irrégularités topographiques comme objet géomorphologique à l'étude d'une territorialité pluriculturelle.

La dimension spatiale s'adaptera aussi; mon intérêt premier, restreint d'abord au Nord national — celui du Canada ou celui du Québec — s'étend de manière à englober toute la zone circumnordique.

Deux intérêts dominants donnent de l'unité à mes appréciations évolutives: une notion unifiante des régions polaires et une «maladie» terminologique. Je procède suivant l'hypothèse que des choses vues nouvellement peuvent être préférentiellement exprimées par la néologie formelle ou sémantique.

Enfin, mon aventure dans les pays froids va considérer des aspects concrets. D'une part, conformément à une vue séculaire, elle reconnaît l'antériorité des connaissances sur l'action; ce qui conduira à l'organisation d'un centre universitaire de recherches; cet objectif institutionnel a été préféré à une attitude personnelle avantageuse. Ainsi, après un premier mémoire présenté à l'Université Laval en 1955, le Centre d'études nordiques pourra s'appuyer sur un Arrêté du Conseil des ministres du Québec, six ans plus tard. D'autre part, au début des années cinquante, des discussions avec des oblats du Québec, Jacques Rousseau, le dominicain Georges-Henri Lévesque, de même qu'en 1961-62 avec le ministre René Lévesque, vont me convaincre d'entrevoir plus que des études savantes; les efforts doivent conduire à la formulation d'opinions pouvant contribuer à la solution des problèmes; je tente de m'éloigner d'un enclos académique passablement sécuritaire afin de m'orienter dans un utilitarisme risqué du savoir. De là source mon engagement dans les affaires autochtones, devenues urgentes car plutôt délaissées jusque-là. En cela, vers 1970, je profite de la contribution apportée par la Commission présidée par Henri Dorion.

Voilà les référents majeurs de ma «nordicité» fondatrice, mot que vous ne pourriez me reprocher d'emprunter au *Petit Larousse!*

Mais n'y aurait-il pas moyen de situer la démarche dans un contexte plus idéologique que scientifique? À cette interrogation, je réponds que mes préoccupations étaient et sont un moyen de contribuer à la compréhension de la difficile question identitaire. En effet, je me suis arrêté à des thèmes essentiels qui, malheureusement, comptent trop peu dans les politiques usuelles. Ainsi, je m'interroge sur les Autochtones, le Nord qui compose 70 % du territoire, les rapports internes Nord/Sud, l'hiver, enfin, sur l'aptitude du vocabulaire commun à rendre convenablement ce genre de choses. Bref, tel un géographe, je me préoccupe des constituants réels, parfois aveuglants, du milieu. Comme je l'avais souhaité dans *Le Devoir*, il faut «mettre des arpents de Nord dans l'esprit distrait des sudistes». Entre nous, l'avenir pourrait-il s'avérer meilleur sans l'invention de solutions appropriées aux questions posées par mes propos, notamment la vastitude territoriale, l'autochtonité de l'écoumène initial ainsi que la façon de vivre la froidure?

Dans cet effort géopolitique afin que l'on rattrape la distance historiquement prise à l'endroit du Nord, j'ai bénéficié d'appuis circonstanciés venant des Autochtones, de l'Assemblée législative des Territoires-du-Nord-Ouest ainsi que des chercheurs rattachés au Centre d'études nordiques, au Département de géographie et à d'autres institutions. Côté familial, Colette, enfants et conjoints n'ont pas été en reste dans leur compréhension et «facilitation» de mon dessein tant intellectuel que passionné.